

Séminaire d'été 2022 : L'Angoisse

Jeudi 25 août 2022

Intervention de **Lucia Quieroz**

Crémation plutôt qu'inhumation : quel le rapport avec l'angoisse ?

...l'homme de la post-modernité, en retirant la mort du lieu Sacré de fondation des sociétés, la banalisée au nom de la science, générant ainsi une culture maniaque et omnipotente qui ose, en transgressant toutes les limites, essayer de devenir le seigneur de l'innommable.

Maud Mannoni

Le nommé et l'innommable

Le dernier mot de la vie

Bonjour à tous,

D'abord j'aimerais faire une petite rectification au titre de mon intervention : je n'ai pas pensé à l'aborder spécifiquement par rapport au Brésil, mais d'une manière générale.

Nous assistons, ces derniers temps, à un changement radical en ce qui concerne le destin donné aux morts, ou plutôt, au corps du mort. Le choix de la crémation devient de plus en plus courant à celui de l'inhumation tant au Brésil comme dans d'autres pays du monde. Au Brésil, la crémation a eu son origine à São Paulo en 1974. Aujourd'hui nous comptons une moyenne de 300 crémations par jour. En Europe, la première crémation aurait eu lieu le 10 décembre 1878 à Paris. Le Royaume-Uni l'a légalisée en 1884.

Le constat de cette attitude à propos des morts me fait questionner s'il s'agit d'un des innombrables changements auxquels nous assistons dans notre société, dont les contours et les effets sont définis par plusieurs auteurs. Enfin, selon Lacan le 09 janvier 1973 : « ...il est très difficile de faire entrer la fonction de la vie sans faire entrer, en même temps, la fonction de la mort ». Ce qui est vraie réciproquement : il est très difficile que l'attitude par rapport à la mort n'ait pas de relation – voire de conséquence – à notre rapport avec de la vie.

Le choix pour la crémation serait-il l'un des aspects de notre manière actuelle de vivre, de notre rapport avec la mort et avec les morts ? Si c'est le cas, quel serait son rapport avec l'angoisse, puisque nous savons bien que l'angoisse a une présence importante dans la clinique de notre temps ? D'ailleurs, bien qu'elle soit prépondérante à nos jours, l'angoisse est une vieille compagne de l'âme humaine. Elle apparaît déjà dans la littérature religieuse (dans le livre des Psaumes, dans les Saintes Écritures), souvent dans les textes philosophiques (Lacan disait que « la vérité de l'angoisse est donné par Kierkegaard »), dans la prose et dans la poésie Particulièrement dans la littérature psychanalytique, c'est par elle que Freud commence son œuvre.

Dans un travail récent présenté à la Maison d'Amérique Latine, Angela Jesuíno analyse, de façon très pertinente, la pandémie et ses effets sur notre corps, notre relation avec les morts et avec et le deuil. Dans son nouveau livre, « Leçons de Tenèbres avec sarcasmes », Christiane-Lacôte interroge : « Est-ce que le réel de la mort efface le démenti que nous en avons ? » Jean-Jacques Tyzler montre du doigt les effets sur l'inconscient des enfants qui n'ont pas le droit de savoir où se trouvent les tombeaux, les inscriptions ...

Nous voyons ainsi que le thème de la mort est présent dans les questions actuelles des psychanalystes. Lacan, en citant La Rochefoucauld, disait qu'il y a deux choses que nous ne pouvons pas regarder en face : le soleil et la mort.

Pour envisager les aspects historiques de notre question, nous avons pris comme référence l'œuvre monumentale de Philippe Ariès, *L'Homme devant la Mort*. Dans son analyse du « modèle Américain » de faire face à la mort et aux morts, « il est très important de donner l'illusion de vie », dit l'auteur. Ce qui nous amène à la question : Est-ce que réduire en cendres ne serait-il un sujet de cet ordre, même que dissimulé ? Faire semblant que le mort peut revenir à ses lieux préférés, rétablir le mouvement qui caractérise la vie, et donc lui supposer un désir ?

Dans son article « Enfin, une nouvelle jouissance : la nécropsie », Charles Melman évoque l'exposition de cadavres plastifiés grâce à une technique sophistiquée innovée dans la Faculté de Médecine de Heidelberg. Il a vu cette exposition comme une jouissance scopique de la mort, une présentation de l'objet (et non plus une représentation). Melman ajoute : « Il est la limite de ce qui peut être offert à la vue ». La jouissance même de la perversion que notre actuel lien social organise, une fois qu'au lieu du refoulement nous avons le mécanisme de refus, du démenti, comme élément clé de notre économie psychique, pour reprendre l'expression déjà consacrée par les psychanalystes. La crémation serait-elle une autre façon de faire face à la dissolution imposée par la mort qui serait assumée de forme active et non passivement, tel que l'explication freudienne du Fort-Da ? Maud Mannoni commence son livre *Le dernier mot de la vie*, traduit en Portugais par « O nomeável e o inominável » (Le nommé et l'innommable), citant la perplexité de Freud devant les mots de sa mère à l'égard des écritures : « Tu es poussière et à la poussière tu retourneras ». Plusieurs années après Freud écrit sur la mort et affirme que, pour l'inconscient, il n'y a pas de représentation de la mort. Un savoir sans droit à la citoyenneté, simplement refusé. Nous reviendrons à ce point.

Est-ce que « poussière et cendres » sont-elles une même chose ? Sont-elles du même statut ? À mon avis « retourner à la poussière » suppose une action de la nature, qui ne fait pas de sauts, elle a son propre temps pour chaque chose. Les cendres supposent, au contraire, l'action d'un agent externe, le feu, sur lequel Freud écrira et dira, entre autres, qu'il symbolise l'instance phallique.

Dans la leçon VII, du 09/01/1963, Lacan fait une critique à l'esthétique transcendantale de Kant, particulièrement en ce qui concerne la sensibilité, qui comprend les dimensions de temps et d'espace. Il en propose une autre, compatible avec l'expérience analytique, à savoir, avec la logique de l'inconscient.

Nous soulevons l'hypothèse selon laquelle la croissante préférence pour la crémation, au lieu d'inhumation, est une conséquence, avant tout, du changement survenu dans notre relation à l'espace et au temps, qui résulte essentiellement de la fameuse « révolution numérique », comme la désigne Byung-Chul Han. Affirme-t-il : « Cette nouvelle media

nous reprogramme sans que nous puissions appréhender totalement le changement radical de paradigme qu'elle met en jeu. »

Nous savons que les stoïciens faisaient une distinction entre lieu (ce qui est entièrement occupé par un corps) et vide, où il y a l'absence de corps, pris ici dans un sens ample. L'espace, pour eux était nommé Kora, ce qui correspond au Topos, de Platon et Aristote.

L'espace de l'inconscient est « l'Autre Scène » (dont parle Freud dans « L'Interprétation des Rêves »), « la scène de l'Autre », comme désigne Lacan, où le sujet doit se constituer et prendre la parole dans une structure de fiction (leçon du 23/01/1963). D'après Bernard Vandermesch, la topologie de Freud est encore « naïve », une topologie sphérique, avec des notions d'extérieur et d'intérieur, parce qu'il ne disposait pas encore des figures topologiques dont Lacan s'est servi. Néanmoins, cela n'a pas empêché Freud de situer l'inconscient dans le registre du langage.

L'avènement du numérique nous permet d'être à plusieurs endroits en même temps, il abolit la distance physique, et renforce le « délire d'autonomie » du sujet moderne, comme a bien nommé Mário Fleig, le dotant d'omniprésence, qualité attribuée auparavant à Dieu.

Pour la psychanalyse, la notion de lieu a été créée par le discours lui-même. La notion de vide est centrale, condition sine qua non de n'importe quelle création, comme le souligne Lacan dans le séminaire L'Éthique de la Psychanalyse, se rapportant à l'article de Heidegger *La Chose*, où celui-ci dit que le potier crée le pot à partir du vide. Mais, affirme Lacan, depuis les premières leçons du séminaire *L'Angoisse*, le vide est aussi capable d'inspirer l'horreur (Leçon du 12/12/1963).

Dans son texte L'Étrange (*Das Unheimliche* / 1919), d'où Lacan part pour son séminaire L'Angoisse, Freud parle sur la peur relative aux morts et à leur retour, aux esprits et aux fantômes, ce qui serait peut-être quelque chose qui montrerait le retour du refoulé, quelque chose qui aurait dû être restée occulte mais qui se révèle comme le suggère la définition de Schelling.

Marcel Czernak affirme que « la question de la place de l'Autre est conditionnée par cette place vide qu'il vient occuper. Quand cette place est hantée par le père mort, le père mort primitif, assassiné - celui qui, en fait, n'a jamais eu d'existence, et que, par conséquent, n'a pas de tombeau possible, ce père va toujours être excessivement présent dans un lieu qu'il n'a jamais occupé [...] » Marcel Czernak, en se rapportant à la pandémie récente, questionne : « Le virus de la Covid n'a-t-il pas eu, pour quelques-uns, cette fonction de faire retourner le père pour se venger ? »

En fait, nous avons eu l'occasion de vérifier, en suivant les patients durant la pandémie, de différentes réactions à la létalité potentielle de ce virus. Quelques-uns ont éprouvé un vrai sentiment de persécution, arrivant, parfois, à l'inhibition des fonctions laborieuses et ludiques, à d'authentiques états dépressifs.

Il est bien connu que, pour Lacan, ce père primal n'a jamais existé et sa mort a été la façon que Freud a trouvée pour parler du *ex-nihilo* fondamental pour tout ce qui est de l'ordre humaine. Le *zéro* qui démarre la série des entiers naturels et qui représente le *UN*, selon Frege.

Quant à la dimension du temps, nous pensons au “temps logique” de Lacan et nous nous demandons si le choix de la crémation n’a pas à voir avec la hâte qui caractérise le sujet de la post-modernité.

Nietzsche disait déjà : « on vit pour aujourd’hui, on vit trop pressé ». Et Merleau-Ponty : « cette nouvelle manière d’utiliser le temps convoque un nouveau genre d’être ». Christiane Lacôte: «D’une certaine façon, notre époque, dispersée par la vitesse des réseaux sociaux, des informations en continu, par les oublis rapides de tout ce qui advient, rien ne veut savoir sur la mort ». Dans son récent livre, écrit avec Jean Pierre Lebrun, *La Dysphorie de Genre*, Melman décrit cette vitesse qui caractérise notre époque, où la parole doit accompagner la transmission numérique. En ce qui concerne le temps logique, le sujet, en choisissant la crémation, ne serait-il pas précipité au « moment de conclure », en supprimant le « temps pour comprendre » ce qui, dans notre thème correspond au temps de la décomposition, de l’attente nécessaire pour que le retour à la poussière se produise ?

Si la constitution du Moi et de son image spéculaire requiert, *a priori*, un temps et des conditions spécifiques (Leçon du 09/01/63), ne serait-il pas aussi indispensable un temps pour sa dissolution ? Ne serait-il pas nécessaire un travail de deuil requis par le psychisme pour élaborer la perte de l’objet ?

Lacan dit que « radicalement nous ne nous défendons pas de l’angoisse, parce qu’elle est à l’origine des défenses » (Leçon du 05/12/62) et que notre défense est contre ce dont l’angoisse est signe : le manque du manque. Le phénomène de l’angoisse apparaît quand, dans l’espace où il devrait y avoir le manque (parce que le manque n’a pas d’image spéculaire) apparaît l’objet *a*, qui est le reste de l’opération du registre symbolique. C’est autour de cet objet *a*, dont la traduction subjective est l’angoisse, que Lacan fait tourner tout son Séminaire.

C’est justement là où se trouve notre difficulté aujourd’hui, parce que le rapport avec l’objet requiert absolument le manque, et qu’est-ce qui se passe quand celui-ci ne trouve pas de moyens, ni individuel, ni dans le discours social, pour y être, une fois que l’objet se présente, de manière générale, identifié ? Nous avons, ainsi, toutes les conditions nécessaires pour que l’angoisse soit un trait prépondérant dans la clinique contemporaine, où, comme dit Melman, nous commençons à devenir paranoïaques, ou d’après Lacan, persécutés par le Horla de Maupassant. Dans le cas spécifique du choix pour la crémation, est-ce que la volatilité des cendres ne serait-il pas la meilleure façon d’effacer la fonction de reste que le corps mort symbolise ? Ne serait-ce la potentielle errance des cendres ce qui se prête le mieux pour apaiser l’angoisse et retarder le travail de deuil, puisque les visites au cimetière deviennent dispensables ? S’il n’y a pas de corps mort, il n’y a pas de crime, dit le Droit. Le non-lieu des morts par l’absence de sépulture et de l’inscription d’un nom n’aurait-il pas l’effet d’attester l’immortalité désirée par l’inconscient ?

Lacan a fait d’Antigone le paradigme de l’éthique de la psychanalyse, comme éthique du désir – dans le cas, le désir d’enterrer le frère – et il affirme que la sépulture est le premier symbole de l’humanité dans ses vestiges (Écrits, p.319) parce que cela permet un mémorial qui ira différencier la vie d’un être humain de la vie d’un animal. De par soi-même, cela serait déjà, pour nous, suffisamment instructif pour que nous soupçonnions que la crémation, plutôt que l’inhumation, n’est pas un simple et conjoncturel changement de mœurs.

Pour conclure, nous dirions que nous vivons dans le défi de faire face à cette mutation culturelle où la violation des lois du langage, qui sont responsables par l'humanisation du parlêtre, met en péril le mécanisme du refoulement, la castration symbolique, et, avec eux, tous les éléments structuraux de la constitution subjective et du lien social: la fonction de l'Autre, la fonction de l'objet, du vide, du manque indispensable pour l'advenir du désir, essence de l'homme, comme disait déjà Spinoza. Jean Pierre Lebrun nomme «la grande confusion» le moment où nous vivons ; par conséquent notre relation avec l'espace et avec le temps devient absolument compromise. Les références théoriques et cliniques qui nous servaient de base ont besoin d'être relues et mises à l'épreuve presque quotidiennement. Nous vivons dans le défi de faire face à ces nouvelles configurations, à cette « dysphorie de genre » (pour citer la contribution récente de Melman et Lebrun) sans nous laisser emporter par elles, et en nous soutenant au point fixe qui constitue l'invention de Freud et l'invention de Lacan.

Est-ce que l'angoisse, située entre la jouissance et le désir, ne pourrait-elle pas être placée sous la rubrique de la Clé (leçon du 21/11/62) qui ouvre pour de nouvelles possibilités de l'advenir du désir et non comme celle qui met en cage le sujet dans le « règne de la quantité » de jouissances ?

Merci pour votre attention

Bibliographie

- * **Ariès, Philippe.** *O homem diante da morte.* UNESP. 2013
- * **Czermak, Marcel.** *Passage à l'acte et acting out.* Érès. 2019
- * **d'Allones, Myriam Revault.** *Le pouvoir des commencements. Essai sur autorité.* SEUIL 2006
- * **Freud, Sigmund.** *Reflexões para os tempos de guerra e morte.* [1915]. ESB. 1969
-----*Luto e Melancolia* [1915] ESB. 1969
-----*A aquisição e o controle do fogo* [1931]. ESB. 1969
- ***Han, Byung~Chul.** *Dans la Nuée. Réflexion sur le numérique.* acts sud. 2013.
- Lacan, Jacques.** *L'Angoisse* [1962-1963]. Ed. All. 2021
- Lacôte-Destribats, Christiane.** *Leçons de ténèbres avec sarcasmes.* Galilée, 2021.
- Melman, Charles et Lebrun, Jean-Pierre.** *La Disphorie de genre.* Érès. 2022.